



NOVEMBRE

Mer 13

Jeu 14

Ven 15

19h

1h15

Studio bagouet

Frankenstein

D'après
Mary Shelley

Cie Kariatides

Avec Cyril Briant, Marie Delhaye et Karine Birgé (en alternance)
Chant / Lisa Willems, Julie Mossay, Pauline Claes et Sarah Théry (en alternance)

Piano Christia Hudziy, Fabian Fiorini et Johan Dupont (en alternance)

Régie Karl Descarreaux et Dimitri Joukovsky (en alternance)

Mise en scène **Karine Birgé**

Dramaturgie **Félicie Artaud** et **Robin Birgé**

Création sonore **Guillaume Istace**

Création lumière et coordination technique **Dimitri Joukovsky**

Collaboration technique **Karl Descarreaux**

Scénographie et costumes **Claire Farah**

Confection costumes **Camille De Veaux de Sancy**

Constructions **Sébastien Boucherit**, **Claire Farah**, **Joachim Jannin** et **le Théâtre de Liège**

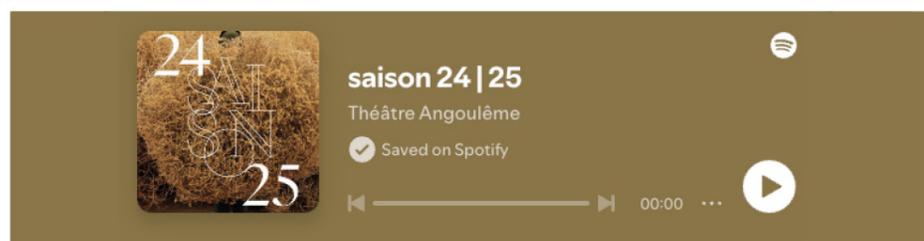
Peinture **Eugénie Obolensky**

Illustrations et graphisme **Antoine Blanquart**

Production **Élodie Beauchet** et **Camille Grange**

Diffusion **Cécile Maissin**

Retrouvez la bande son de cette saison sur **spotify**



Une production de la Compagnie Karyatides.

En coproduction avec La Monnaie/De Munt (Bruxelles- BE), Le Théâtre de Liège (Liège-BE), Le Festival Mondial des Théâtres de Marionnettes (Charleville-Mézières-FR), Le Sablier - Pôle des Arts de la Marionnette en Normandie (Ifs-FR), Le Trident - Scène nationale de Cherbourg (Cherbourg-FR), le Centre culturel de Dinant (Dinant-BE), le Théâtre La montagne magique (Bruxelles-BE), Pierre de Lune (Bruxelles-BE), et La Coop asbl.

Avec le soutien de La Roseraie (Bruxelles-BE), Shelterprod, Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge et de Wallonie - Bruxelles International.

Réalisé avec l'aide du Ministère de la Fédération Wallonie Bruxelles - Service du Théâtre et de la Cocof.



Wallonie - Bruxelles
International.be

Frankenstein n'est pas un monstre. Non. Pas tout à fait ?

Victor Frankenstein est un scientifique, un passionné, un être pugnace, mais aussi un acharné, un illuminé qui fonce tête baissée dans son obsession : découvrir le mystère de la vie, afin de pouvoir ensuite la « donner », ex utero. Quête par essence sulfureuse, en rupture avec les lois naturelles, qui ne peut se suivre, on s'en doute, qu'avec risque et péril. Jouer avec des éprouvettes, pipettes, aiguilles et fils, pour raccommoier l'âme et le corps, n'est pas sans conséquence. Mais la tentation ne tolère aucune résistance. Victor Frankenstein, génie éclairé incompris ou Prométhée mégalomane incandescent ? Bien malin qui pourrait trancher sans doute aucun. Victor, déterminé, empli d'abnégation, ira, jusqu'au bout : il parviendra à raviver un cadavre, forçant l'admiration de certains, éveillant l'horreur des autres. Il en payera ensuite le prix.

D'évidence, Frankenstein est aussi (surtout ?) un petit garçon révolté contre la mort. Un petit garçon devenu adulte, à qui le paradis de l'enfance a été arraché par les douleurs de la vie (la mort de sa mère notamment, advenue prématurément, dont il ne parvient pas à faire le deuil, à oublier le chant si doux, si fort, si aimant).

Un petit garçon qui a fait une grosse bêtise.

Une énorme bêtise.

Une bêtise à s'arracher les cheveux.

Il a façonné une créature, lui a donné vie, puis l'a abandonnée, tout gonflé qu'il était de satisfaction, indifférent à ce qu'il avait engendré. Il n'a pas su, pu, pensé, lui offrir ce que lui-même refusait de perdre, ne pouvait concevoir de ne pas retrouver un jour : l'amour filial. On la connaît tous la sonorité sororale qui entache les mots « amour » et « mort ». Elle n'augure ici rien de bon. L'amour, la mort. L'amour à mort. La mort, cette grande histoire de la vie, redoutable et implacable. Le compte à rebours se déclenche dès la conception, et il est à priori impossible à stopper, son issue est irrémédiable, on peut à peine le ralentir. Sauf si... L'amour, cette autre grande histoire de la vie, sans laquelle rien ne vaut être vécu. De l'amour naît le désir, du désir naît l'amour. Chez certains êtres, désir et connaissance cheminent de pair, tant bien que mal, sur la route escarpée de l'existence, et pourtant s'oublie l'un l'autre. Victor est de ceux-là, comme Icare, comme d'autres. Il s'en brûlera les ailes.

Sa créature victime d'elle-même, miroir déformant de son créateur (mais de nous aussi, qui ne sommes au fond, sous nos apparences lisses, que chair, fluide, nerfs, sang et eau, promis à la flétrissure), arrachée au néant, rejetée par tous, en premier lieu par son créateur (« tu es un monstre d'éprouvette »), n'est que souffrance, tristesse, incompréhension.

Les mal-aimés, on le sait, peuvent se rendre coupable des pires maux, les circonstances les y invitent. Accablée de toutes part, l'innommable créature, en viendra à commettre l'irréparable, à passer de victime à bourreau, circulant de l'amertume à la colère, via le désespoir, pour endosser le vocable d'assassin.

La tragédie n'a plus qu'à se dérouler, la tempête se déchaîner, les rancœurs se confronter.

Le son a toujours eu une place centrale dans nos spectacles.

Il inclut les bruitages, la musique et les voix préenregistrées. De même que nous récupérons des objets de seconde main pour leur donner une nouvelle vie... nous récupérons des extraits de musique et de son pour en faire des montages, collages, superpositions, répétitions qui constituent la bande son du spectacle. Le son donne du mouvement, de la tension, de la profondeur à une situation. Il donne des indications temporelles, spatiales. Il exalte les sentiments des personnages, soutient l'action, donne parfois un contrepoint... Il apporte une dimension cinématographique (en jouant d'ailleurs sur les références que l'on a dans l'oreille).

Via la collaboration avec l'Opéra de la Monnaie, nous avons eu l'opportunité de travailler avec une chanteuse lyrique et un pianiste. Nous voulions leur donner une réelle importance dans le spectacle, et que le rôle de la chanteuse soit intégré dans le récit. Nous avons alors récupéré dans le répertoire lyrique des extraits de chants puissants, poignants, aux mélodies envoûtantes et qui puissent prendre toute leur ampleur en étant accompagné d'un piano seul. La période romantique (Verdi, Schubert, Wagner, Strauss...) regorge de pièces pour chants et piano (les lieder ou les romanze). Les lieder de cette période racontent souvent les tourments de l'âme en s'appuyant sur des descriptions imagées et impressionnistes de la nature.

